

ÉCOUTER LA CULTURE DES CITÉS

*par Marc Hatzfeld **

*Que peut apporter la culture populaire vivante,
principalement dans les quartiers d'habitat social,
à l'ensemble de la société française ?*

Le phénomène que l'on a qualifié d'exclusion ou de relégation, du point de vue de ceux qui subissaient le plus douloureusement, dans l'espace des villes, cette mise à l'écart, n'a pas seulement consisté à éloigner des lieux physiques et économiques les plus pauvres d'entre les citoyens ; il a aussi privé des couches aisées du potentiel culturel de la multitude populaire et, surtout, il a initié une désintégration sournoise de l'ensemble social. Rarement, depuis l'Ancien Régime, des catégories sociales censées participer au même projet politique auront été aussi étrangères les unes aux autres, renvoyant chacune à ses démons. Pourtant, le peuple est riche d'une culture propre, et les échanges culturels entre catégories sociales sont un enjeu de l'intégration sociale.

La diversité faite compétence

Le premier embarras, dans cette tentative d'élucidation du patrimoine culturel des couches populaires, est de comprendre qui est ce « peuple » dont le caractère global, dans la mythologie politique de la démocratie, donne l'illusion qu'il est lui-même homogène. Cette qualité est fort discutable. Ce peuple présente actuellement une telle diversité qu'il serait plus convenable de mettre en évidence un foisonnement, afin d'y puiser la première des richesses. Plus que jamais, depuis que les couches populaires sont composées de groupes et de familles venues de toute l'Europe, mais surtout du monde entier, le peuple est d'abord diversité ; c'est une mosaïque, une multitude.

Il est malaisé de nommer cette diversité : est-elle ethnique, culturelle, patrimoniale, ou tout à la fois ? Est-elle plus diversité de pratiques, de regards, d'expériences ? Afin d'y voir de plus près, il faut la resituer dans son contexte. Son contexte physique est la banlieue, ou plutôt les cités de la banlieue, faites de tours et de barres en béton vertical. C'est surtout là que vivent les familles et les personnes qui contribuent, par des prestations professionnelles élémentaires et pour des rémunérations minimales, au fonctionnement du pays. Elles constituent ce que l'on nomme encore la classe ouvrière ; ce sont les fantassins négligés de la grosse machine productive.

** Sociologue,
auteur du Petit traité de la banlieue,
Dunod, 2004,
marc.hatzfeld@
wanadoo.fr*

La composition de cette nouvelle classe laborieuse est cependant de plus en plus surprenante. Une partie prolonge naturellement la classe ouvrière française, celle qui a transformé le paysage social au cours d'un siècle et demi de batailles syndicales ; mais, quoique encore relativement majoritaire, cette partie tend à se dissoudre dans une autre multitude. Comme dans une Babylone contemporaine, le monde entier se retrouve dans la multitude et s'y croise, mêlant visages et costumes, habitudes et langages, compétences indéfinies. Chacun est venu avec son bagage et, si la valise était souvent légère, le baluchon culturel, bien qu'à peine visible, se révèle, lui, considérable.

Les cités de banlieue sont des creusets de compétences d'une étonnante diversité. Il s'y trouve des personnes qui parlent six ou sept langues, des gens qui connaissent le mouvement des étoiles et des planètes, comme les Parisiens connaissent le plan du métro, des femmes et des hommes qui savent nommer des centaines d'oiseaux et connaissent leurs habitudes, leurs habitats, leurs chants. Il existe de grands joueurs d'échecs, des calligraphes talentueux, des potiers d'une grande dextérité, des tailleurs de pierre habiles, des chefs politiques habités de sagesse et de justice.

Derrière les visages ordinaires d'immigrants anonymes, des destins souvent rocambolesques cachent des personnalités hors du commun qui misent sur l'humilité et l'effacement pour assurer leur présence. Ces compétences insoupçonnées demeurent et elles sont disponibles. Les seules que l'on sache un peu exploiter sont celles de la gastronomie et du sport. Il n'est pas nécessaire de revenir sur des compétences sportives héritées de modes de subsistance dépendant de la puissance et de l'adresse physiques.

Les femmes sont, quant à elles, détentrices de savoirs culinaires qui correspondent aux styles de vie paysans dégagés de la division sociale du travail et de la productivité (1). C'est pour ces mêmes raisons que certaines femmes ont conservé des savoirs médicaux élémentaires et que beaucoup d'hommes savent bâtir.

Que faire de ce puits de compétences ? Pour une grande partie, elles se dévaluent dès l'instant où elles sont projetées hors de leur milieu propre, mais ce n'est pas toujours le cas, et l'on pourrait fort bien imaginer de faire l'inventaire des compétences adaptables, transposables, interprétables avec des clés locales. Un médecin établi dans une cité du 93 signalait qu'il lui arrivait de suggérer, à ses patientes d'origine européenne, de se réapproprier auprès de femmes africaines les savoir-faire précis et les réflexes perdus permettant de faire face à beaucoup de petits maux infantiles.

(1) Pour avoir une idée des capacités de nombreuses femmes créatrices d'entreprises dans des contextes socio-urbains fragilisés, voir **Ruth Padrun**, « Créations d'entreprises et développement urbain : quelles convergences ? », **Economie & Humanisme** n° 373, juin 2005.



Surgissements culturels

Au-delà de ces compétences ancrées dans des mondes engloutis, il en existe qui, à l'inverse, jaillissent du présent avec la vigueur du neuf. C'est le cas des deux formes artistiques très tôt reconnues que sont le tag et le rap. Art pictural et art de la scène de rue, tag et rap semblent des exceptions de créativité culturelle dans le paysage aride des cités. C'est loin d'être le cas, et l'on pourrait citer bien d'autres pratiques révélant une créativité surprenante et engendrant des talents considérables. Le passage de ces arts populaires par le crible des expériences des Blacks nord-américains les affuble de titres anglo-saxons : break-dance, smurf (2), graphe ou double-dutch (3).

On pourrait citer aussi l'art des Yamakassi. Ce sont des gymnastes qui exploitent la complexité des formes urbaines de certains cités pour tracer dans la ville des parcours transgressifs, où les escalades de façades et les sauts périlleux donnent lieu à des prouesses extrêmement savantes.

On devrait citer aussi, en opposition avec l'idée reçue prétendant que les habitants des cités ne disposent que d'un vocabulaire pauvre, la créativité langagière. Elle ne correspond pas aux critères académiques. Ce n'est pas l'étendue du vocabulaire qui fait la richesse du langage des cités mais deux autres qualités. L'une est le génie métaphorique. Issus pour beaucoup de cultures concrètes, les gens des cités transposent dans la langue courante l'art d'illustrer le présent immédiat à partir d'images puisées dans des registres inattendus. Ce qui ouvre vers une autre qualité linguistique, celle qui se loge dans la vivacité du ton, l'à-propos décalé, l'expressionnisme cocasse, la mise en boîte, le paradoxe, une sorte de quinconce verbal. Il y a, dans cet art de la parole proche de la truculence des contes populaires, des espaces de développement du français tout à fait inattendus.

Leviers de transformation sociale

La mosaïque sociale des cités a invité leurs occupants à développer des qualités liées précisément à la diversité. Personne ne sait véritablement qui vaut quoi, qui est qui, qui pense quoi dans le voisinage d'une cité. Comment comprendre le sens des gestes et paroles des autres venus de si loin ? Comment comprendre leur vision du monde, leurs manières de table, leurs exigences de mariage, leurs références métaphysiques ?

De la conscience d'une extrême variété des façons d'être, certains habitants ont développé des rhétoriques d'intolérance fondamentaliste ; mais d'autres ont mis au point un sens aigu du relatif, ainsi que les attitudes propres à approcher la différence, à comprendre les autres dans la profondeur. Si l'on

(2) Smurf et break-dance sont des formes chorégraphiques, l'une mettant l'accent sur l'esthétique acrobatique, l'autre sur la rythmique corporelle. Elles s'interpénètrent et se confondent parfois.

(3) Le double-dutch est une discipline acrobatique à partir du jeu de cordes à sauter.

De l'intime à l'espace public

LA PAROLE DES FEMMES

Le bonheur est là, étalé sur la table de la cuisine, dans un pêle-mêle de photos de vacances qu'on regarde chaque matin au petit déjeuner : le ciel bleu, la montagne ; Dounia, deux ans, en salopette rose, grimpe dans les alpages... Zhora habite une barre des Minguettes, à Vénissieux, avec son mari et leurs deux petites filles. Ce quartier, elle ne l'a pas choisi : « il nous fallait un logement, c'était ça ou rien. Il m'a fallu du temps pour connaître les gens. Au début, je pleurais souvent... » Elle décrit la pression du « qu'en-dira-t-on » dans ce quartier où « les gens vivent entre eux, ont grandi là et n'en sont jamais partis. » Elle inscrit sa petite fille à la halte-garderie du Centre social, en bravant les critiques du voisinage : « Oh ! Tu mets ta fille à la halte-garderie alors que tu ne travailles pas ? »

Ce temps libéré dans sa vie de mère lui permet de participer à des rencontres que le centre social organise tout au long de l'année : « Les Fables de la Famille ». Une fois par semaine, un groupe d'habitants, surtout des mamans, se réunit pour discuter de leur rôle de parents, leurs difficultés, leurs doutes. Tout est retranscrit et ensuite travaillé avec des comédiens pour créer un spectacle joué devant les gens du quartier.

Un thème est choisi chaque année. En 2004, « La Femme dans tous ses états » exprimait le point de vue des mères, un peu de révolte et de revendication ; en 2005 « Du côté du père » montre « notre vision du père, à nous les femmes ». La compagnie de théâtre Traction Avant accompagne ce travail avec conviction : « Dans notre société émietlée, fragmentée, on crève de solitude, d'isolement, et monter ce spectacle a permis à la population de prendre la parole, de dire des choses en phase avec le vécu, le quotidien, de se rassembler autour de préoccupations personnelles et collectives. » Zhora confirme : « J'ai rencontré des

gens plus ouverts, partagé mon expérience avec d'autres ; le théâtre m'a aidée à m'exprimer. Sortir de chez soi permet de prendre du recul et de passer des caps. Je suis allée plus loin : j'ai pris des cours de danse orientale, je me suis investie dans la vie de quartier, comme bénévole, dans une association culturelle dont je suis devenue trésorière... Toute la famille bénéficie de ce bien-être. »

Pour toucher les pères, peu présents dans le groupe, un questionnaire est diffusé : Avez-vous assisté à l'accouchement ? Participez-vous aux tâches ménagères ? Le travail de la femme nuit-il ou profite-t-il à l'éducation des enfants ?... « Dans l'ensemble, les résultats étaient assez positifs, commente Zhora ; les pères ont envie de prendre part à l'éducation des enfants. J'en connais beaucoup qui ne touchent pas leur enfant avant ses quatre ou cinq ans, qui ne donnent pas le bain... Mais cette évolution n'est pas si vieille non plus dans la société "franco-française" ... »

Avec la complicité d'un professeur de français, le groupe correspond avec des collégiens. La surprise est au rendez-vous car, pour la plupart des adolescents, « le père apporte l'argent et la femme reste à la maison » ! Zhora ne perd pas son enthousiasme : « C'est à nous, les femmes de la deuxième génération, de faire bouger les choses... Cette année, notre spectacle donnera une place égale au père et à la mère ; nous voulons changer la vision des jeunes, leur adresser un message d'encouragement : ce sont eux les futurs pères... Ensemble et partage : ce sont deux mots que j'aime beaucoup ! » Rendez-vous en mai, aux Minguettes.

Nadine Loriot

Fédération des Centres Sociaux du Rhône,
infodoc@centres-sociaux-rhone.com



ajoute l'importation de talents médiateurs venus de traditions valorisant la parole conciliatrice et la négociation, en somme la palabre, on a de quoi inventer un art de la relation élaboré.

En opposition avec les fondamentalismes qui sont la réponse inverse à la même situation, s'invente donc l'art délicat du collectif : le mode d'emploi pour faire cohabiter des pratiques et des valeurs que l'on aurait cru incompatibles, de négocier sa place et sa différence, la combinaison de son faisceau identitaire avec celui des autres. On apprend à repérer les traits sensibles chez les autres, à protéger ses zones d'intimité, à interpréter au plus juste paroles ou gestes étranges.

Le guide de principe de la compatibilité de cultures différentes tient dans la réappropriation et la redéfinition du respect. Dans le sens où on l'emploie généralement dans les cités, le respect est une façon d'interpeller chez l'autre sa capacité à reconnaître les différences et à considérer les gens indépendamment de ces différences. L'invocation du respect est, avant tout, une exigence horizontale de considération pour l'autre. Au cours des quelques années de fonctionnement des emplois-jeunes de médiation sociale, on a pu constater l'efficacité de pratiques spontanées de lubrification des relations sociales par l'omniprésence de l'exigence de respect. Il s'agit d'une compétence très transversale dont on peut soupçonner l'efficacité pour fluidifier les relations, non seulement des populations de banlieue, mais de tout le corps social.

Il en est de même d'un trait culturel qui n'est pas propre aux cités mais plus vivace en ces lieux qu'ailleurs : ce sont les pratiques de solidarité. L'intimité des voisinages, la conscience de partager un rude destin et l'héritage de conduites paysannes ont perpétué des réflexes de solidarité, fort variables d'une banlieue à l'autre, et même d'une cage d'escalier à la suivante. Ces pratiques courent encore cependant, du partage d'un repas au coup de main occasionnel, du soutien aux personnes âgées à l'aide aux devoirs.

On peut y lire les formes fragiles mais tenaces d'une plus fameuse fraternité mise à mal dans l'intimité des relations personnelles par les effets inattendus de la solidarité instituée de grandes œuvres, comme la Sécurité sociale ou les Allocations familiales. La solidarité concrète des voisinages est une suggestion minimaliste de la culture des cités aux contradictions posées par les flux de redistribution qui ont eux-mêmes la solidarité pour objet. C'est aussi l'ensemble du corps social qui sera concerné par l'avantage que donne aux habitants des cités, leur posture excentrée et décalée.

UN QUARTIER DANS UN MONDE DE MOSAÏQUES

En 2006, l'association les 3R (Réover, Restaurer, Réhabiliter) fêtera ses vingt ans et le dixième anniversaire des Rencontres Internationales de Mosaïque (1).

Tout commence avec Raymond Isidore (1900-1964), le balayeur du cimetière. Raymond, dit Picassiette, se rêve un destin d'artiste. Chaque jour, il remplit sa brouette de morceaux d'assiettes, d'éclats de verre et de céramiques glanés en chemin. L'homme fait œuvre de ces débris jetés au rebut. Ces insignifiantes font signe et il se livre alors, lui qui se dit rejeté, abandonné à la mort, à la réalisation de l'œuvre de sa vie. Il couvre sa maison de mosaïques.

À partir de 1990, le quartier des Hauts de Chartres, quartier de Picassiette, subit une importante transformation. On tente de reconstruire cet ancien ghetto en proie à la violence et aux dégradations. Pour les habitants qui subissent l'un des taux de chômage les plus élevés de l'Hexagone, la reconstruction est l'occasion de mobiliser les associations. En 1990, les habitants créent la Régie de quartier (2). Ils se tournent vers la Ville et les bailleurs.

Les premières commandes de travaux cantonnent les habitants dans des tâches de nettoyage et de réparation. Peuvent-ils espérer être associés à la reconstruction ? Balayeurs, ils rêvent comme Picassiette d'être des artistes. L'aventure commence.

Face aux décideurs, les habitants se découvrent pique-assiettes, convives non désirés d'un banquet dont ils se sentent exclus. En 1992, ils mettent en place un atelier de production de mosaïques, lieu d'entraînement au travail pour quantité de demandeurs d'emploi adressés par les services sociaux. La mosaïque, outil de reconstruction des personnes est un recours, l'ultime tentative d'un quartier saisi par l'urgence pour reconstruire son identité.

En 1993, les habitants réalisent une mosaïque, réplique d'une œuvre d'Isidore : « Le rêveur de mosaïque ». Le maître s'y est représenté seul en grande conversation avec son chien. Tous deux rêvent de mosaïque. Installée sur une façade de la première tranche de reconstruction, cette mosaïque est l'occasion d'une inauguration où les habitants disent leur rêve de voir un jour leur quartier reconstruit (3). C'est un 18 juin ; l'appel d'Isidore est lancé.

D'autres mosaïques verront le jour sur les nouvelles cages d'immeubles. Plus tard, l'association mettra en œuvre le chemin Picassiette, un jalonnement de mégalithes partiellement recouverts de mosaïques. Il conduit les visiteurs et les touristes de la Maison Picassiette aux mosaïques des immeubles reconstruits. Le promeneur découvre alors comment l'œuvre d'Isidore a pu trouver une résonance dans l'opération de développement social urbain, comment les habitants d'un quartier relégué ont fait œuvre de mémoire (4).

La Régie met en scène la vie du quartier. Elle est là, comme au théâtre, avant, pendant et après le spectacle. Elle réunit les personnes et leurs projets ; elle transmet l'histoire de la mosaïque faite, nous dit Odorico, pour combattre la tristesse urbaine. À petites touches, elle rend leur éloquence aux habitants.

Patrick Macquaire

Directeur des 3R
chartresles3r@wanadoo.fr

(1) Elles associent amateurs et professionnels. Dix-sept pays sont représentés. L'événement est attendu. À Chartres, bien sûr, mais aussi dans le monde de la mosaïque où les Picassiettes sont devenus d'incontournables artistes.

(2) 83 salariés en 2005 : 35 équivalents temps plein.

(3) Voir photo p. 11.

(4) Avec, à peine esquissées, des silhouettes animales, des traces d'écriture, premiers éléments d'un monde à naître...



Une lucidité particulière

La triple distance (de la topographie, du chômage et des origines culturelles) qui sépare les citoyens de banlieue des citoyens urbains ou ruraux du pays, donne aux premiers un regard critique aigu sur les principes, les valeurs et la réalité du fonctionnement de la société contemporaine. La distance n'est pas toujours bonne conseillère, et beaucoup de délires dévastateurs circulent aussi dans les cités, concernant la pourriture du monde politique, le pouvoir des Juifs, la dépravation des mœurs et autres billevesées. Mais, pour ceux qui conservent la tête froide, cette distance est l'occasion de construire un prisme critique sur le monde tel qu'il va. Ce prisme a bien sûr plusieurs facettes.

Une de ses facettes a été incarnée par la colère des jeunes garçons, telle qu'on l'a vue à l'œuvre au cours du mois de novembre 2005, colère terrible et solitaire, extrêmement critiquée, mais qui s'est avérée indispensable à l'introspection du pouvoir politique national. Une autre facette est le discours résolument républicain et laïc d'une frange de la population des cités, où l'on retrouve un ministre fils d'immigré, les beurettes en conquête de parole libre, beaucoup de vieux migrants reconnaissants à l'égard du pays d'accueil, une bonne part de la jeunesse lors de certaines occasions. Une troisième facette est l'investissement dans une sorte de militantisme social très professionnel de beaucoup de jeunes adultes les plus brillants des cités. Il passe, à travers ce prisme posé sur ses franges, un regard incontestablement généreux, lucide et sans complaisance, finalement positif sur la France, ses limites, ses hésitations, ses ressources, ses élites et ses contradictions. C'est encore l'ensemble de la société française qui a besoin de ce regard.

Le patrimoine culturel des cités recèle le meilleur, mais aussi le pire. Il s'y exprime une tension vive de ce peuple-multitude autour d'un enjeu identitaire. Mais c'est là aussi que réside le potentiel de transformation de la société, ses chances de renouvellement de valeurs et de pratiques. C'est en tout cas d'avantage là que dans les salles de rédaction et les grandes écoles, les cabinets ministériels et les conseils d'administration, tous plus ou moins figés dans l'Institution. La difficulté du politique est, maintenant, de trouver les chemins d'une reconnaissance dans les deux sens du terme. Car il s'agit tout à la fois de signifier aux porteurs de cette multiple culture populaire la gratitude que l'on porte à ceux qui, venus de si loin, apportent ce qu'ils sont en hommage à l'hospitalité offerte, et de reconnaître les caractères d'une culture pleine et entière, légitimée par le partage et l'échange.

Marc Hatzfeld